Babil

Autor(en): **L.M.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **1 (1863)**

Heft 38

PDF erstellt am: **02.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-176712

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

grotte de Montcherand. Ici les rochers sont si hauts, en si grand nombre, ils forment tant de tours et de détours, que l'on croit au chaos. En dessous, l'Orbe se précipite en bas des rochers noirs; c'est un fracas épouvantable et dont le sombre aspect des lieux redouble encore l'horreur. A côté, sur la rive gauche, est une tuffière sur laquelle on ramasse des mousses et des insectes pétrifiés. En remontant l'Orbe, on arrive à Vallorbes, dont l'excellent poisson et le bon vin rouge font oublier les fatigues de la route. Salut à Lucien Vallotton, qui, après avoir été un des meilleurs étudiants de l'Académie de Lausanne, est devenu un de nos meilleurs chefs de forges. L'histoire dira la lutte opiniâtre que MM. Reverchon et Vallotton ont soutenue pour maintenir leur industrie, qui fait vivre Vallorbes, contre la concurrence française. Les voisins de Bourgogne venaient acheter nos arbres qu'ils transformaient en charbon. Ce charbon recevait une prime d'importation en France, et les fers fabriqués avec ce charbon recevaient une prime d'exportation du gouvernement français en entrant en Suisse. Qu'on juge. — A dix minutes de Vallorbes, les rochers forment un groupe d'une suprême beauté, d'une rare élégance, fraîche verdure, arbres sveltes, rien n'y manque. Là-haut, ce point noir, c'est l'entrée de la grotte aux Fées; il faut être plus leste que moi pour y monter. A gauche, dessous le rocher, sort d'un seul jet la rivière de l'Orbe dans toute sa plénitude; qui l'a vue ne l'oubliera jamais.

Les montagnes voisines présentent des points de vue superbes, rehaussés par une certaine saveur de contrebande qui donne aux physionomies quelque chose de décidé, de vif et d'intelligent. Veuillez, chers lecteurs, compléter le tableau en allant visiter vous-mêmes les fraîches et gracieuses vallées de notre Jura.

J. Z.

Voici un fragment d'un article sur les institutions militaires chez les divers peuples, qui donne de curieux détails sur l'armement et l'équipement des armées romaines:

« C'est dans les jambes du soldat, disait le maréchal de Saxe, qu'est tout le secret des manœuvres et des combats. »

N'est-ce pas aussi dire qu'il est dans le fardeau, et que celui-ci doit être pris en sérieuse considération dans le choix des hommes appelés sous les drapeaux.

Le général Rogniat a trouvé que le soldat romain portait quatre vingt-dix livres. La vérité est qu'aucun document historique ne permet d'évaluer avec quelque précision le poids du fardeau dont il s'agit. Tout ce que nous savons, c'est que le soldat romain portait un casque et une longue épée à gauche, une épée courte à droite, un bouclier et un javelot. En campagne, il était en outre chargé d'une bêche, d'une scie, d'une faux, d'un panier, d'une courroie destinée à lier les prisonniers; enfin, de ses ustensiles de cuisine. Souvent il portait pour dix-sept jours, quelquefois pour trente jours de blé ou biscuit; dans quelques circonstances, il était chargé de trois ou quatre palissades. Pendant la marche, le casque suspendu à l'épaule droite, tombait sur la poitrine; le bouclier était fixé à l'épaule gauche. Le soldat est ainsi représenté sur la colonne Trajane, et c'est cet énorme fardeau qui fait dire à l'historien Josephe que le soldat romain est chargé comme un mulet. Pendant le combat, le fardeau était déposé à terre; c'est ce qui s'appelait *Sarcinas conjicere*.

On lit dans la chronique politique de la *Revue Nationale :*

« Nous avons soutenu et nous soutiendrons toujours la cause polonaise, parce qu'elle est celle d'un peuple généreux, sur qui pèse depuis un siècle une destinée implacable; mais nous n'entendons nullement nous déclarer solidaire des calculs intéressés auxquels sa délivrance peut offrir un prétexte. Pour chacun des gouvernements qui se portent ses champions, cette délivrance prend un sens complémentaire et sous-entendu qui, à ses yeux, passe bien avant le sens naturel que le vulgaire y attache. C'est ce qui explique pourquoi l'entreprise marche si lentement : il n'y a pas un but, il y en a cent, et pour la plupart inconciliables. Pour l'Italie, la délivrance de la Pologne signifie : Rome et la Vénétie; pour l'Autriche, elle signifie les Provinces danubiennes et l'Orient; pour la Suède, elle signifie la Finlande; pour l'Angleterre, elle signifie la Turquie arrachée à l'influence russe; pour la France... on n'a que trop dit ce qu'elle signifie pour la France! — Ce conflit de prétentions si odieuses donne lieu aux changements à vue les plus imprévus sur la scène politique, et, d'une situation aussi compliquée, résulte un grave malaise pour toutes les grandes affaires, malaise qui réclame une prompte décision dans un sens ou dans un autre. Il est superflu d'ajouter que l'état de la Pologne la réclame mille fois plus impérieusement encore. »

Babil.

Décidément, c'est à n'y plus tenir. Jamais canicules pareilles; on ne vit pas, on cuit. La politique, le commerce, les amours, l'aristocrate, le démocrate n'ont qu'une voix, une plainte, un cri : Ah qu'il fait chaud!!... Tout est accablé sous ce soleil de plomb. On dit pourtant que le Grand Conseil va se réunir; mais que feront-ils ces braves magistrats? Ils prendront un bain de vapeur, sauf à leur donner à chacun un huissier avec un éventail. — Nous souffrons donc, chers lecteurs; un peu d'indulgence et de pitié! La plume se traîne nonchalante, paresseuse sur le papier et enfante des nullités, témoin mon babil d'aujourd'hui. Attendez donc un peu, nous avons pour vous de charmants projets, mais il nous faut de l'air et de la fraîcheur. — Cette chaleur excessive ne paralyse

cependant pas tout, car la *plonginette* est en pleine activité. — La plonginette, me direz-vous, quel est cet animal? — Ecoutez, la plonginette, c'est un engouement, c'est une manie qui fait chaque jour, à Lausanne, d'innombrables prosélytes. Figurez-vous trois hameçons disposés comme les trois bras d'une ancre et fixés à l'extrémité d'un plomb poli, en forme de poire, qu'on appelle brillant; après ce brillant, un bout de *morta-pêche*, après celle-ci un bout de ficelle et, au bout de la ficelle un homme qui plonge et replonge cet appareil dans le lac, d'où il retire, en les accrochant n'importe par quelle partie du corps, une infinité de poissons: voilà l'instrument du jour, voilà le dada d'une foule de Lausannois depuis quelques semaines.

Tel beau monsieur en habit noir, que vous voyez se diriger vers Ouchy, n'y va point pour affaire ou pour une simple promenade, quoiqu'il en ait l'air; non, il est esclave de la plonginette, il l'a dans sa poche, il suit son idée, et vous ne l'en détournerez pas. Les élégants et élégantes de Beau-Rivage n'en font pas moins. Vers quatre heures du soir, on les voit tomber en chœur sur les petits bateaux d'Ouchy, dérouler leurs plonginettes et plonger et replonger à se fouler les bras. Que voulez-vous, c'est une maladie qui en vaut bien une autre.

... Je termine, chers lecteurs; il fait si chaud!!

L. M.

Pour la rédaction : H. Renou. L. Monnet.

FEUILLETON

LES BUTTERFLY

SCÈNES DE LA VIE DES ÉTATS-UNIS.

Les deux combattants et les deux témoins passèrent dans l'île qui est située sur le fleuve même, au milieu de la cataracte. Butterfly ne voulut se battre qu'à la hache, et par complaisance Bussy accepta cette arme. Ce choix fit frémir Roquebrune, qui avait conçu pour le jeune Français une amitié véritable et profonde.

« Cet enragé veut t'abattre comme un chêne, dit-il à Bussy. Garde ton sang-froid, et ne te hâte pas de frapper. Attends son coup, pare et riposte. Avec cette arme-là, tout coup qui frappe est mortel. Surtout ne te laisse pas défigurer. Valentine ne me le pardonnerait pas. »

Au delà de l'île, qui est couverte de sapins et de mélèzes, se trouve, au milieu même de la cataracte, une petite presqu'île de quelques pieds carrés, surmontée d'une tour branlante. C'est du haut de cette tour, qui repose sur un sol miné en dessous par la chute du fleuve, que les curieux vont voir de près ce gouffre, le plus beau peut-être qui soit sur la terre. Un petit pont en bois joint cette presqu'île à la grande île. C'est au pied de la tour, à trois pas de la cataracte et en vue de la rive canadienne, que les deux combattants se joignirent, armés chacun d'une hache pesante en bois de fer. Le tranchant était d'acier poli, comme la hache de nos sapeurs. Bussy jeta les yeux sur le Niagara, qui s'étendait à perte de vue jusqu'au pont suspendu au moyen duquel on a joint le territoire américain au Canada.

« L'un de nous, dit-il, avant quelques minutes roulera dans le Niagara et ira visiter les rives du lac Ontario.

— Chien de Français, dit grossièrement Georges Washington, je vais t'envoyer au pays qu'occupaient tes pères.

— En garde! » répondit Bussy.

Et tous deux s'attaquèrent avec une ardeur égale.

Après quelques feintes, dans lesquelles chacun des deux voulut tâter son adversaire, l'Américain impatient leva sa hache à deux mains pour fendre la tête à Bussy; mais celui-ci l'évita, fit un pas de côté, reçut la hache de Butterfly sur le manche de la sienne, et détourna le coup. En même temps il frappa à son tour. Le tranchant de sa hache atteignit l'Américain à l'endroit où l'épaule droite se joint au cou. Georges-Washington tomba mort sans pousser un cri. Suivant les conventions qui avaient précédé le combat, son corps fut jeté dans le Niagara, et il ne fut pas question du duel dans les journaux du pays.

« Maintenant, dit Roquebrune, allons nous marier, si Valentine y consent. »

Elle y consentit en effet, l'aimable Canadienne; Bussy ne lui plaisait pas moins qu'à son frère. Ils se sont aimés, s'aiment et s'aimeront toujours, selon toute apparence. Bussy est aujourd'hui le meilleur homme du monde et le plus heureux. Il est établi dans l'Ohio, à deux lieues de Cincinnati et de l'un des plus beaux fleuves de l'Amérique. Il est riche, estimé de ses voisins, et pourrait jouer un rôle public, si le métier d'homme politique lui plaisait. Son ami Roquebrune, qui a épousé une jeune et charmante Américaine malgré le souvenir de Cora, cultive à une demi-lieue de là une ferme de douze cents acres. Il fait du vin de Champagne et de Madère avec le raisin Catawba, et les indigènes préfèrent ces crus à ceux de l'Europe. Bussy le lui reprochait.

« Mon cher ami, dit Roquebrune, tu n'y connais rien. Ces gens-là aiment mon vin: je n'ai pas le droit de les en priver. »

Bussy ne maudit plus l'Amérique ni la démocratie.

« C'est affaire aux Anglais, disait-il un jour à son ami, de se moquer des Américains, de prétendre que les *Yankees* sont sales, grossiers, brutaux, avides et sans scrupules. Entre gens de la même famille, on peut bien se pardonner quelques injures. Quant à nous, Français, qui ne sommes ni frères ni cousins des Américains et qui ne leur disputons rien, avouons que jamais république n'a été plus grande, plus industrieuse, plus sagement conduite, plus libre: si elle est devenue l'une des quatre grandes puissances qui se partagent le monde, elle le doit surtout à elle-même, et non au génie de quelques hommes privilégiés. Les *Yankees* aiment à se vanter: n'est-il pas permis à celui qui travaille beaucoup de faire quelque bruit? Ils ont peu de police, il faut l'avouer; mais que le ciel les préserve d'en avoir jamais davantage! Les peuples ne sont pas des enfants qu'on mène à la lisière, mais des êtres raisonnables et raisonnants. Il vaut mieux avoir la liberté de faire quelques sottises que de ne pouvoir rien faire du tout, ni bien ni mal, et de vivre emmaillotté dans des règlements de toute espèce. Y a-t-il quelque part des mœurs plus réglées, des richesses plus également réparties, un travail plus assuré, plus de gens sachant lire et écrire, connaissant leurs droits et leurs devoirs et sachant les pratiquer? Où voit-on plus de blé, plus de viande, plus d'argent, plus d'églises, plus d'écoles, plus de sociétés savantes, plus de fondations pieuses ou charitables? Et si l'Amérique a plus de toutes ces choses-là qu'aucun pays du monde, qu'on ne se scandalise pas pour quelque Butterfly qu'il a plu à la divine Providence de mêler parmi les bienfaits dont elle nous comble.

— J'aime à voir comme tu es devenu indulgent et raisonnable, dit Roquebrune. Les voyages forment la jeunesse. A propos, sais-tu que le vieux Butterfly a été tué, quelques mois après son fils, par l'explosion du steamer *Erié?* La belle Cora, par la mort de son père, est devenue cinq fois millionnaire. Elle court la poste avec Aberfoïl, plus fou que jamais, et elle élève quatre enfants qui sont presque aussi beaux que ceux de Valentine.

— Que la paix de Dieu soit avec elle! dit Bussy.

— *Amen!* répondit Roquebrune.

Alfred Assollant.

FIN.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE LARPIN.